

Pages de Journal

Gérard Parizeau

Volume 58, Number 1, 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104743ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104743ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (print)

2817-3465 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Parizeau, G. (1990). Pages de Journal. *Assurances*, 58(1), 139-148.
<https://doi.org/10.7202/1104743ar>

Pages de Journal

par

Gérard Parizeau

Montréal, 21 juin 1986

Si les Canadiens d'aujourd'hui n'hésitent pas à aller en Floride l'hiver pour y chercher le soleil, les Amérindiens eux-mêmes s'y rendaient, si l'on en juge par un extrait de la relation de son voyage de 1535-36 que Jacques Cartier a faite. Il y a écrit à propos de la rivière Richelieu :

139

«[...] y a une rivière, qui va vers le sourouaist, où semblablement, [les Amérindiens] sont une lune à aller avecz leurs barques, depuis sainte Croix jusques à une terre, où il n'y a jamais glaces ny neiges; [...]. Je estime à leur dire, ledict bienestre vers la Floride [...].»

S'ils s'y rendaient, ce n'était évidemment pas pour les mêmes raisons et avec les mêmes moyens que nous.



J'en profite pour mentionner ici un livre qui vient de paraître sous le titre de *Études et recherches toponymiques*, sous l'égide du gouvernement du Québec. Il s'agit de l'itinéraire toponymique de la vallée de la Richelieu. La rivière a rempli une fonction importante dans l'histoire de la colonie française d'abord, puis de l'anglaise. C'est, en effet, de ce côté que l'on venait des États-Unis par le lac Champlain, puis par la Richelieu jusqu'à Saint-Jean où un chemin de fer sur rails de bois, à partir de 1835, amenait les voyageurs jusqu'à La Prairie. De là, ils traversaient le Saint-Laurent pour se rendre à Lachine ou à Montréal .

Longtemps auparavant, ce fut la voie des invasions; ce qui explique les forts que l'on a construits à divers points stratégiques : l'île aux Noix, Saint-Jean, Chambly et Sorel.



Il y a quelque temps, nous avons été invités à un coquetel chez les Jean Palardy, qui habitent une bien agréable maison rue Lacombe, près de Victoria. Nous y avons rencontré des gens charmants et, en particulier, M^{me} David Stewart, veuve de ce mécène qui a employé les fonds provenant

de la fabrique de tabac et de cigarettes M^cDonald à des fins d'aide aux hôpitaux, aux arts et à l'histoire. C'est lui, par exemple, qui a permis l'achat du manoir de Jacques Cartier à Limoélou, en Bretagne, et qui a contribué à restaurer le château Ramezay. Il y a accumulé des collections de vieux meubles, de documents et d'oeuvres d'art. Il a aussi fondé le musée de l'île Sainte-Hélène, où nous allons cet après-midi, Germaine et moi, invités à l'ouverture officielle d'une exposition.



140

À un moment donné, M^{me} Stewart nous a parlé de Michel. Je ne savais pas qu'elle le connaissait. Elle a rappelé sa gentillesse, son charme et son dévouement à certaines oeuvres, comme ce qui est devenu le Théâtre Centaure. Je sais ce que cela a coûté à mon fils, que l'on avait embarqué dans cette aventure sous l'inspiration d'un écrivain qui, après avoir été un assez bon auteur de théâtre, est devenu le philosophe dont Radio-Canada présente journallement les élucubrations et le rire satisfait. Il doit avoir une bonne cote d'écoute, puisqu'on le garde toute une heure les soirs où il n'y a pas de joute de hockey.

On doit beaucoup à Jean Palardy car, à la demande du gouvernement fédéral, il s'est occupé de reconstituer la qualité de vie que l'on avait à Louisbourg, par exemple; il s'est également intéressé au manoir de Jacques Cartier, et je pense que la rénovation du château Ramezay est, en bonne partie, son oeuvre. Sa femme et lui sont de charmants compagnons que nous avons vus fréquemment à Nice, l'hiver dernier. Chez eux, l'autre jour, il y avait également les Raymond Denault, qui sont des gens fort aimables. Lui m'a apporté beaucoup de documents pour mes divers livres et, en particulier, au sujet des opérations commerciales de Joseph Trestler. Je l'en ai remercié dans mon livre sur *La Seigneurie de Vaudreuil et ses notables*. Auparavant, je l'avais fait dans *La société canadienne-française au XIX^e siècle*, ce livre qui m'a donné tant de mal et de recherches, et que le feu s'est chargé de détruire quand on l'eût vendu au poids à un marchand de vieux livres.



Dans l'île Sainte-Hélène, en face de Montréal, il y a un fort qui existe depuis assez longtemps. Reconstitué, réaménagé par les Anglais pour permettre de défendre Montréal contre une attaque de ses voisins du sud, il n'a guère servi. Suivant la tradition, le chevalier de Lévis y aurait brûlé les drapeaux de l'armée française en 1760 pour ne pas les rendre. Mais depuis,

rien d'important ne s'y est passé. En effet, le fort n'a pas empêché les troupes américaines de s'installer à Montréal, quand elles ont envahi le Bas-Canada, en 1776. Les années ont passé. Il s'est décrépi, puis on l'a restauré. Et maintenant, il abrite le musée très intéressant où la fondation M^{me}Donald-Stewart et M. David Stewart lui-même ont logé une partie de leurs collections.



Mercredi dernier, on y inaugurerait une exposition intitulée «De la crémaillère à la table». M. Stewart, et son collaborateur Jean Palardy, y ont réuni de bien intéressantes pièces sur la vie de tous les jours du XVII^e au XIX^e siècle.

141

Au premier abord, tout cela semble avoir une importance mineure, mais l'ensemble présente un intérêt réel. Rien d'ailleurs n'a été épargné pour faire valoir la collection achetée en France pour le compte de la fondation M^{me}Donald-Stewart. Chose assez intéressante à noter, celle-ci n'a pu l'avoir qu'en s'engageant auprès de son propriétaire à ne pas la vendre, mais à la confier à un musée.

J'ai aimé également les gravures que M. Stewart a réunies un peu partout, en France surtout.

22 juin

M^{me} Hélène Pelletier-Baillargeon se présente de façons bien différentes dans deux de ses écrits. Dans *Marie Gérin-Lajoie – de mère en filles* et dans une étude de Simone de Beauvoir. Dans le premier, elle raconte l'histoire d'une religieuse qui a fait beaucoup pour former les jeunes et les femmes du milieu ouvrier ou petit-bourgeois, grâce à l'enseignement et, en particulier, à celui des sciences sociales. Très pieuse, mais aussi très active, esprit créateur, Marie Gérin-Lajoie a fondé une communauté dont l'objet était d'améliorer la condition de la femme et de lui donner accès à un niveau social plus élevé, par la voie de la sociologie et de l'enseignement. Son oeuvre a été considérable; aussi M^{me} Baillargeon l'admire-t-elle pour ce qu'elle a fait.

Puis, dans un autre texte, M^{me} Baillargeon parle de Simone de Beauvoir, morte récemment. Dans ses livres, elle constate qu'elle aussi s'est beaucoup intéressée à la condition féminine. Elle note la chose, mais elle ne peut pas admirer pleinement l'influence qu'elle a eue sur la femme en général et sur le mouvement féministe en particulier. Ce qui la gêne, c'est

que Simone de Beauvoir en a traité d'une manière qu'elle n'a pas toujours acceptée, elle qui est une catholique pratiquante. Aussi si elle l'admire, c'est avec certaines restrictions qu'elle croit nécessaires, dans un article que j'ai lu l'autre jour, dans *Relations*, cette revue des Jésuites que je trouve à la bibliothèque municipale de Westmount.

Pour notre ex-curé, M^{sr} ***, Simone de Beauvoir n'était pas un suppôt de Satan, mais elle était bien près de l'être. Parfois, du haut de la chaire, on l'entendait tonner contre elle. Ce qui nous faisait sourire, Germaine et moi : Germaine parce qu'elle aimait bien des choses dans l'oeuvre de Simone de Beauvoir venue à la défense de la femme, et moi, parce que je savais bien contre quoi le bon et maladroit curé voulait nous mettre en garde.

142



Ce serait un bien médiocre rappel de celle qui vient de mourir, si je ne mentionnais sa fidélité à Jean-Paul Sartre. Elle a été longtemps son égérie, sa compagne de tous les jours, sa collaboratrice, même si elle connaissait les frasques de son grand homme. Françoise Giroud raconte que, parfois, Sartre envoyait à *L'Express* de longs articles dans lesquels Simone de Beauvoir coupait, pour rendre les trop longs textes acceptables à l'hebdomadaire.

Et puis, il y a son oeuvre propre : Simone de Beauvoir, excellent écrivain très répandu, qui m'agaçait parfois mais avait une influence certaine dans les milieux féminins, en particulier. Comme est admirable ce dévouement à l'homme qui la trompait plus souvent qu'à son tour, si l'on en croit les mauvaises langues, mais auquel elle était très attachée.



Le gouvernement du Québec a payé sa dette électorale; il a réintégré dans la normalité les enfants étrangers que la Commission scolaire protestante avait accueillis sciemment, volontairement, en sachant qu'elle violait la loi. M. Ryan n'a-t-il pas confirmé ainsi que l'on pouvait aller à l'encontre de la loi sans aucune crainte, quand on comptait sur un changement d'équipe gouvernementale pour être sinon justifié, du moins excusé et libéré de toute peine, de toute sanction.

Assez naïvement, il a dit à la télévision : «On m'a promis qu'on ne recommencerait pas.» Et il n'a pas du tout eu l'air gêné en disant cela.

Malgré cela, j'ai beaucoup de respect pour l'homme, sa culture et son remarquable esprit de synthèse, je l'ai déjà noté; je le répète.



Il est vrai que le parti québécois avait fait un peu la même chose avec les peines imposées par le tribunal aux syndicats ouvriers. Il les avait radiées en invoquant qu'elles étaient vraiment trop lourdes. Ce que peut la politique, quand vient le moment de faire face à un engagement ou d'aider la venue d'un parti au pouvoir!

143



23 juin

Le sénateur *** a, parmi ses ascendants, bien indirects il est vrai, Louis Riel, que l'on a pendu après le soulèvement des métis dans la partie du pays qui devait devenir la Saskatchewan. Quand on lui en parle, M. *** dit, comme moi : «Si Riel était vraiment coupable, pourquoi lui a-t-on consacré un timbre, pourquoi un hôtel porte-t-il son nom et pourquoi lui a-t-on élevé un monument?»

On refuse de refaire son procès. On veut bien lui accorder son pardon, mais en agissant ainsi on le reconnaît coupable; ce que les historiens ne s'accordent pas tous à admettre. J'ai fait observer à *** que Faucher de Saint-Maurice disait, à l'époque, que Riel n'était pas sain d'esprit. Cela n'a pas été prouvé, il est vrai; mais peut-être Faucher de Saint-Maurice ne l'affirmait-il, d'une manière très poétique d'ailleurs, que pour essayer de sauver la tête du rebelle?



Solange Chapat-Rolland parlait tout à l'heure à Radio-Canada. Elle était en pleine forme. Elle traitait des événements récents qui ont trait à la Constitution : les déclarations de M. Turner, les tergiversations de M. Mulroney et de M. Robert Bourassa. Quand elle eut fini de parler, Germaine et moi, nous avons dit : «Bravo, Solange!».

On sentait chez elle la réaction du commissaire de la Commission Pépin-Robarts, qui se méfie avec raison des déclarations d'hommes politiques

qui ont mis sur les tablettes de l'État bien des rapports et les solutions possibles au problème constitutionnel que l'on a parfois emmêlé, sans vouloir suivre les recommandations faites par ceux qu'on avait chargés d'étudier une solution définitive à un problème lourd de conséquences. Voilà une phrase bien longue. Je l'admets, mais je me sens incapable de la sectionner, ce qui, pourtant, serait suivant ma manière ordinaire et selon les recommandations de mon bon maître, Léon Lorrain.



144

Dans cette maison, que l'on appelle de manière un peu prétentieuse le château Dufresne, on a logé un musée des arts décoratifs. Quelle pitié qu'on n'y trouve presque rien de ces objets d'art, de ces meubles que Jean-Marie Gauvreau avait amassés dans son École du meuble, rue Saint-Denis. Que de très belles choses il y avait réunies, à un moment où les vieux meubles ne coûtaient rien ou peu de chose. C'était l'époque, en particulier, où mon ami Paul Gouin avait accumulé une masse de vieux ameublements canadiens, sur les conseils de Jean Palardy en particulier, je crois. C'était à l'époque aussi où ce dernier écrivait son livre consacré à l'ameublement canadien d'autrefois. Dans la collection de Jean-Marie Gauvreau et de l'École du meuble, il y avait non seulement des oeuvres canadiennes, mais des meubles étrangers de très belle facture.



Aujourd'hui, on appelle la maison Dufresne «musée des arts décoratifs». Si on y trouve de jolies choses, si l'on y tient en ce moment une exposition de verrerie contemporaine assez intéressante, on a très peu de vieux meubles ou, tout au moins, on a de l'ameublement et des objets qui témoignent du mauvais goût de l'époque où les Dufresne habitaient l'immeuble, ainsi que des peintures de qualité moyenne, sinon médiocre. Fort heureusement, M. David Stewart y a logé certaines collections de vieilles gravures et y a fait mettre une table à dîner couverte d'une très belle verrerie, d'une vaisselle et d'une coutellerie de qualité, comme on en trouvait dans certains intérieurs où la maîtresse de maison écoutait le décorateur, si elle n'avait aucun goût elle-même. De son côté (je le rappelle ici), un peu plus tard, notre ami Jean Lallemand avait l'art de dresser une table avec un goût exquis.



On a changé la maison Dufresne du tout au tout. Ce midi, on y donnait un concert; il y avait aussi cette exposition de verrerie moderne aux formes pas toujours heureuses, mais aux pâtes splendides.

Deux, entre autres, viennent des États-Unis. Une école de décoration moderne y expose, en ce moment, mais j'aime mieux n'en pas parler tant elle m'a paru de belle matière, mais pas toujours d'un goût fin.

Dans l'ensemble, on a là un petit musée intéressant, mais qu'il faudrait compléter pour lui donner toute sa qualité et son importance. Quel malheur, encore une fois, qu'on n'y retrouve pas les pièces que Jean-Marie Gauvreau avait réunies avec un goût très sûr.



Hier soir, à Radio-Québec, vu un film assez curieux et intéressant. S'il a des longueurs, dans l'ensemble, il est valable par sa simplicité même : *Les Fleurs sauvages*. On y étudie la vie du couple et de ses enfants, devant qui on parle et on agit librement, avec d'assez curieuses remarques de la part de ceux-ci. Ainsi la fille, qui a une douzaine d'années, répond à son père : « Je n'ai pas demandé de naître. » On la gronde, il est vrai, mais c'est sa réaction qu'il faut noter. À côté du couple, qui ne méprise pas les plaisirs du lit, la belle-mère vient passer quelque temps chez ses enfants qui habitent la campagne et s'y plaisent. Il y a là un film très simple, qui évoque des moeurs familiales; lui est photographe et cherche parfois à accompagner certaines de ses photographies d'art de commentaires non sans charme; elle est potière. Elle fait des objets simples, mais gracieux. On se demande comment, avec ce double métier, ils peuvent mener un train de vie assez onéreux : deux voitures, etc. Enfin, cela a une importance relative, car le film est très près de la réalité, en dehors de cela. Ainsi, il y a le heurt des générations : la grand-maman qui range les effets et les objets qui traînent un peu partout; elle raccommode le linge, enlève les mauvaises herbes dans le jardin, bref fait des choses utiles, mais qui agacent sa fille et son gendre, car elle a l'air de leur reprocher de ne pas avoir le même sens de l'ordre qu'elle-même. Il y a là un film d'intimité et qui change des grossièretés qui, dans certains films canadiens ou étrangers, heurtent ou choquent. Le metteur en scène aime les photos d'extérieur et les réussit vraiment très bien : les fleurs des champs, le vert des forêts, des paysages bien étudiés. Bref, une étude intéressante des générations et du milieu où elles vivent.

Moi qui n'aime pas trop la télévision, j'ai passé une soirée bien agréable. Merci, Radio-Québec.



J'ai fait réencadrer un dessin au crayon bleu de mon frère Marcel, qui date de 1933. Il représente le fleuve et le port de Montréal vus de Longueuil. Avec quelques traits, Marcel est parvenu à montrer l'eau qui coule entre les berges et, de l'autre côté, les silos à grain et les installations portuaires dont certaines ont été détruites récemment, pour faire place à des rives nues d'où l'on puisse voir le fleuve. Partout ailleurs, on a imaginé des parcs, des arbres, des fleurs face au fleuve. Ainsi à Londres comme à Paris, il n'est pas caché par des installations portuaires; des parcs longent les berges. À Montréal, le gouvernement fédéral s'est emparé des rives et a caché l'eau rapide et belle, sauf à un ou deux endroits. Ce que prend l'État, il ne le lâche pas facilement. Avec les années cependant, les silos et les quais ont été repoussés vers l'est. Il ne reste plus qu'à faire de ces rives des lieux accueillants, soignés, ce qui n'est pas encore réalisé.



Après avoir corrigé un texte ce matin, j'ai ouvert le livre que Gabrielle Roy a intitulé *La Détresse et l'enchantement*. Je suis tombé sur un passage où elle décrit cette passade qu'elle a eue pour un jeune Canadien qu'on lui a présenté chez une grande dame anglaise qui invitait, de temps à autre, des étudiants d'outre-mer en stage à Londres, à Cambridge ou à Oxford. J'ai été ravi à nouveau de ce style simple, charmant, intimiste. Pendant quelques minutes, j'ai suivi Gabrielle Roy dans les rues de Londres, pensant comme elle et heureux de ce contact nouveau avec une jeune femme qui décrit son état d'âme avec une grande simplicité. Il faut dire que des suites pour orchestre (trois et quatre) de Bach contribuaient ce matin-là à créer une atmosphère propice à l'enchantement.



Tout à l'heure, en sortant sur le balcon pour arroser la ciboulette qu'Elsbeth nous a apportée de Brôme l'été dernier, j'ai eu l'impression très agréable d'être à la campagne. Et cependant, nous sommes entourés de tours, de hauts immeubles, de longues cages d'ascenseurs. Fort heureusement, l'un de ces immeubles s'arrête au-dessous de notre neuvième étage, ce qui nous permet d'apercevoir le fleuve, de très loin il est vrai. Au ras du sol, il y a ce jardin qui nous sépare de notre vis-à-vis. En le regardant, ce matin, je me suis rappelé notre amie Thérèse Casgrain, qui y habita pendant de nombreuses années. Je me souviens également de ses querelles avec son propriétaire au sujet du loyer. Celui-ci aurait bien voulu l'expédier, mais il n'osait pas, tant elle avait l'estime de tout le monde. Il grognait, mais

attendait. Une nuit, Thérèse mourut seule dans son logement : fin rapide, heureuse, dit Germaine; ce qui lui a évité de vivre une vie peut-être pénible avec les ans. Hélas! je ne suis pas sûr que si elle a constaté son mal, elle n'ait pas eu l'angoisse de celle qui se sent mourir, sans pouvoir faire rien d'autre que d'attendre la fin, seule, isolée dans son appartement.

Germaine et moi l'aimions bien.



Après avoir quitté la politique, Jacques est revenu aux H.E.C. Comme l'année était très avancée, on lui a donné un cours facultatif. Il s'attendait à une trentaine d'élèves; il en a eu cent vingt. Comme il me dit : «J'étais enchanté... mais à la réflexion, je me suis dit : oui, mais... j'aurai cent vingt copies à corriger.» C'est un point de vue, mais il faut se rappeler que la correction des copies d'examen est comparable à un supplice chinois... J'en ai gardé le pire souvenir, car j'ai enseigné moi-même à l'École des Hautes Études pendant une trentaine d'années.

147

Depuis, on lui a confié un cours à la faculté de droit; il préside aussi le Comité d'enquête sur les municipalités du Québec, créé par l'Union des municipalités. Comme l'affirme Alice en riant : «Mon mari a réussi à transformer un agréable et paisible enseignement en une infernale sarabande.»



Ils sont tous deux à Paris en ce moment pour une quinzaine à faire de tout, sauf travailler. Ils s'en donnent à coeur joie sans doute, car leur fille a tenté de les rejoindre à une heure honnête. Puis, comme ils n'étaient pas rentrés à l'hôtel à trois heures du matin, elle ne les a rejoints qu'à six heures. Heureusement qu'avec un sommeil à toute épreuve, ils sont retombés, j'imagine, dans leurs rêves un instant interrompus.



Avons-nous, avec nos petits-enfants, les mêmes liens qu'avec nos enfants? Je pense que non, en toute simplicité. Tout ce qui touche ceux-ci nous touche profondément, tout ce qui les atteint nous atteint. Pour les petits-enfants, à moins que nous ayons eu avec eux des relations très suivies – et encore, je n'en suis pas sûr – les liens physiologiques sont non pas affaiblis, mais pas aussi serrés. On dirait qu'ils ne sont pas sortis de la même

chair. Et cependant, on les aime, on les suit dans la vie, mais oserais-je dire que la mort d'un petit-enfant n'est pas pour l'aïeul le déchirement qu'est le décès de l'enfant. Je suis inhumain en affirmant cela? Je ne le pense pas. J'essaie de comprendre et, bien au contraire, d'être humain. Cela ne veut pas dire qu'on n'aime pas ces petits qui descendent indirectement de nous. Bien au contraire!



148

En relisant le livre de M^{me} Hélène Pelletier-Baillargeon sur mère Marie Gérin-Lajoie, je me suis rappelé l'amitié et l'admiration que ma soeur Claire avait pour elle. Elle la voyait très souvent car si son mari, le docteur Léon Gérin-Lajoie, était le médecin et l'un des conseillers de la communauté, ma soeur voyait sa belle-soeur fréquemment. Elles s'entendaient très bien toutes deux; je crois que ce que mère Marie aimait chez Claire, c'était son bon sens, sa fermeté de caractère devant la vie et l'entente parfaite qui régnait entre Claire et son mari. Ma soeur pouvait tenir tête à bien des hommes, mais elle avait en Léon une confiance absolue. Il la méritait d'ailleurs, car s'il était un excellent gynécologue, il était aussi un être très humain qui faisait beaucoup pour ses internes et ses assistants, dont il était aimé et qui l'admiraient .

Je me rappelle comme souvent Claire me parlait de mère Marie. Aussi, ai-je lu avec le plus grand intérêt ce livre où M^{me} Pelletier-Baillargeon parle de Marie Gérin-Lajoie, de sa formation, de son cheminement, de ses initiatives et de sa forte personnalité. Ces Gérin-Lajoie étaient d'ailleurs des gens de grande valeur, d'initiative et d'une grande énergie. Comme les Lacoste, auxquels ils étaient liés par des liens familiaux très serrés.

Ils étaient de cette bourgeoisie agissante que j'admire, même s'il est bien vu de s'en moquer, de rire de ses initiatives, de ses accomplissements, quelles qu'en soient la qualité et l'utilité. Ils étaient d'une époque où, comme le rappelait Jacques Chastenet en présentant Paul Morand à l'Académie française, il n'était pas encore infamant d'être de la bourgeoisie. Dans mon livre sur *La Seigneurie de Vaudreuil et ses notables*, j'ai tenté de définir ce mot, si décrié. J'admire la bourgeoisie qui agit, rend service et ne se contente pas de jouir de son argent. En me félicitant de mon livre, le professeur Marcel Trudel a tenu à me dire qu'il avait aimé la définition que je donne du mot «bourgeois». Venant d'un historien de cette qualité, je vous avoue que j'en ai été heureux.